

# IVAN ILLICH, IMPITOYABLE PROCUREUR DE LA MODERNITÉ

› Jean-Michel Djian

**A**vec la révolte des « gilets jaunes », réapparaît Ivan Illich, penseur anticonformiste des années soixante-dix. Est-ce la justesse des prédictions politiques de ce primo écologiste qui fait mouche ? Les déboires prévisibles d'une société capitaliste « contre-productive » qu'il avait, dès les années cinquante, débusqués ? Ou simplement le fait que son expérience d'homme de foi l'autorisait à dénoncer les ravages culturels d'un consumérisme toujours plus débridé à l'endroit des démunis ? Toujours est-il que l'auteur de *Libérer l'avenir* (publié au Seuil en 1971) ressuscite au bon moment, près de vingt ans après avoir tiré sa révérence. C'était le 2 décembre 2002 à Brême, là même où cet intellectuel nomade et polyglotte, né à Vienne en 1926, aimait retrouver ses amis et l'université qui l'accueillait.

Mais c'est dans les années soixante à Cuernavaca au Mexique qu'il déranga les esprits bien-pensants des Trente Glorieuses ; qu'il y posa ses valises de manuscrits latins pour penser un monde fraternel, lassé d'avoir à ferrailer avec l'Église, dont il était pourtant l'une des figures intellectuelles les plus charismatiques.

Celui que le futur pape Paul VI considérait comme « l'un des esprits les plus éclairés du Vatican » était en effet un rebelle qui s'ignorait. Possédé par la théologie et la philosophie mais aussi par l'histoire, les langues et la cristallographie, Illich déserte la hiérarchie ecclésiastique le jour même où l'Église refuse de dénoncer l'usage de la bombe atomique et interdit la contraception. Sans défroquer, il préfère se voir confier à 29 ans une paroisse dans le quartier portoricain de New York. Puis, à 30 ans, accepte la charge de vice-recteur de l'université de Porto Rico pour y comprendre et enseigner les mécanismes qui fondent la solidarité. Une révélation pour ce croyant qui trouve là le moyen d'extraire de l'activité miséreuse de cette communauté ignorée des États-Unis la substantifique moelle de sa critique sociale, mais aussi de structurer dans des conversations organisées une pensée universelle sur l'éducation, la santé, les transports, le travail et l'énergie. À l'écart des mouvements marxistes et maoïstes qui dominent la pensée contestatrice de l'époque, Illich creuse le sillon fécond d'une approche résolument humaniste et pacifiste du monde industriel. Il opère alors en toute transparence au Centre interculturel de documentation de Cuernavaca (Cidoc), sorte d'université critique de la société industrielle où vont se presser pendant dix ans le ban et l'arrière-ban de la nouvelle élite politique et intellectuelle internationale (Hannah Arendt, le sous-commandant Marcos, Dom Helder Câmara, André Gorz, Étienne Verne, Thierry Paquot, Barbara Duden...). Grâce à son invraisemblable capacité à « partager » ses recherches et ses réflexions avec le commun des mortels, Illich développe à partir de 1971 dans *Une société sans école*, *Énergie et équité*, *La Convivialité* et enfin *Némésis médicale*, un corpus de savoir « pamphlétaire » qui démonte ingénument les rouages pervers de l'économie de marché planétaire. Là est son savoir-faire, d'autres diront son génie. Il n'en reste pas moins que la spéculation intellectuelle qui irrigue les débats entre les participants de ses séminaires profite à la crédibilité de ses thèses. Mieux, Illich revendique les vertus de cette « convivialité » comme un des facteurs qualitatifs de sa production.

Jean-Michel Djian, ancien rédacteur en chef du *Monde de l'Éducation* puis de *France Culture Papiers* et écrivain, est l'auteur d'une biographie sur Ivan Illich en préparation aux Éditions du Seuil.

S'appuyant sur les travaux de Jacques Maritain, Joseph Fitzpatrick, Herbert Marcuse, Jacques Ellul, Léopold Kohr, René Girard, Jean Robert, Michel Foucault, Jean-Pierre Dupuy entre autres, le fondateur de Cuernavaca se pose du matin au soir en procureur des classes dirigeantes, n'hésitant pas à dénoncer, preuves à l'appui, les technocrates qui « dépouillent les humains de leur autonomie ». En démontrant que les plus pauvres sont les principales victimes d'une mécanique infernale de production qui les dépossède dans leur chair comme dans leur âme, Illich instille l'idée que les plus faibles sont condamnés à la misère. Dans chaque être, explique-t-il, la « valeur marchande » dite industrielle a remplacé la « valeur d'usage » qualifiée de « vernaculaire » pour se fondre dans un imaginaire consumériste addictif où « le citoyen est avant tout et partout un client ». Pressentant le point de non-retour, le philosophe lance alors un avertissement définitif: « au-delà de certains seuils, la production de services peut se révéler encore plus destructrice pour la culture que la production de biens matériels ne l'a été pour la nature ». Nous y sommes. Alors qu'en 1968 le Club de Rome alertait timidement les gouvernements de la planète sur l'urgence de devoir pondérer la production de biens « au risque de rompre l'équilibre naturel », Illich enfonce le clou en établissant déjà que l'hôpital rend malade; que l'école désapprend, que les transports ralentissent nos déplacements, que la standardisation de l'habitat anéantit littéralement la notion du « chez-soi ». Que pour des raisons de profitabilité, le capitalisme est responsable d'avoir imposé l'égalité des sexes (chacun peut produire autant que l'autre) au détriment de celui du genre (chacun est complémentaire à l'autre), ce qui ne manqua pas de provoquer immédiatement un tremblement de terre féministe. Dans le même temps, l'ex-vice-recteur de l'université de Porto Rico défait le modèle planétaire du « développement » tel que les États-Unis et l'Europe l'ont mis en œuvre en Amérique du Sud et en Afrique dans les années cinquante, considérant que ce néo-colonialisme libéral et caritatif n'aide en rien les peuples et les cultures indigènes à s'épanouir. Pire, il dénonce cette politique « malfaisante » comme étant le prolongement séculier de l'évangélisation des peuples organisée antérieurement par l'Église et ses missionnaires. Washing-

ton et Rome s'entendent alors très vite pour écarter sur-le-champ des cercles du pouvoir cet iconoclaste inclassable car son verbe clair et argumenté commençait sérieusement à trouver des adeptes.

La méta-pensée illichéenne prendra pourtant très vite racine dans les esprits les plus éclairés du XX<sup>e</sup> siècle (Indira Gandhi, Jerry Brown, Edgar Morin, Jean-Marie Domenach, Serge Latouche, Gilles Deleuze, Giorgio Agamben...). Elle va, dans sa forme la plus ouvragée (au sens documentaire et intellectuel du mot), constituer pour partie le creuset d'une écologie politique en devenir dont René Dumont, puis Brice Lalonde seront en France les premières incarnations. Cette réflexion critique résolument stratégique de la vision productiviste du monde donnera alors du grain à moudre aux nombreux partisans de la « décroissance » comme des militants de la solidarité sociale désarmés par la gestion comptable de l'extrême pauvreté induite par le système. N'est-ce pas l'auteur de *La Convivialité* qui écrivait il y a un demi-siècle que « là où règne la rareté, l'éthique est réduite à des chiffres et à l'utilité. Qui manipule les formules mathématiques perd le sens de la nuance et devient moralement sourd » ? Nous y sommes là aussi. Et c'est en cela qu'Illich nous intéresse, plus encore aujourd'hui qu'hier.

### **« Toute politique menée sans lucidité ni courage semble devenue vaine »**

La première question qui vient à l'esprit tient à la résonance de cette recherche radicale et visionnaire opérée dans ses années semi-sédentaires (1950-1970) à l'endroit des phénomènes de décomposition politique et sociale constatés en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle.

La deuxième est de savoir pourquoi les facultés d'anticipation d'Illich à cette période n'ont infusé qu'à la marge dans les combats politiques dominants des années quatre-vingt, en particulier à gauche.

La troisième interrogation enfin tient au rapport fécond qu'il est nécessaire d'opérer entre la nature des travaux d'Ivan d'Illich sur la langue, l'amour, le corps, l'eau, le numérique, le regard, l'ascèse et

la mort, engagé dans sa période « silencieuse » et nomade (1980 et 2002), avec l'émergence brutale des collapsologues, déclinologues et prophètes de malheur qui, dans les milieux populistes et communautaristes, ne cessent aujourd'hui de réduire la voilure de l'explication du désastre planétaire à l'incapacité de satisfaire aux besoins des gens.

S'agissant de l'actualité anxiogène qui occupe les sociétés occidentales, à savoir le chômage et la misère sociale, il suffit de lire tout ou partie de l'œuvre abondante d'Illich (1) pour comprendre qu'il en avait analysé dès les années soixante tous les symptômes: les premiers contingents de « décrocheurs » d'un système scolaire obsédé par la compétition et les diplômés étaient identifiables sous la forme de petites cohortes chaque année plus nombreuses; l'apparition des premières maladies nosocomiales traduisait à la même période le dérèglement clinique annoncé du fonctionnement des hôpitaux; la course aux déploiements des infrastructures de transports devait inéluctablement décourager toutes les potentialités énergétiques autonomes du corps humain (marche et vélo); la bureaucratisation inexorable des institutions de services publics devait provoquer lentement la déresponsabilisation des usagers comme des agents; l'aide massive au développement des pays pauvres ne pouvait qu'amplifier la dépendance de ces derniers sans permettre leur émancipation culturelle, économique ou politique.

En un demi-siècle, aucun de ces fléaux n'a pu être éradiqué par la volonté politique, sinon à la marge. Les prémonitions d'Illich amènent tout droit à l'idée explicite dans son œuvre que la société fabrique en creux une violence refoulée qui tôt ou tard devra s'exprimer. Celle des « gilets jaunes » en est une. Quand « la corruption du meilleur engendre le pire », résume Illich, c'est tout le sacré qui vacille et les hommes avec. Surtout quand les *shows* de ces institutions ont désormais vocation à toucher des millions d'incrédules persuadés que la technologie des images et du son autorise démocratiquement les plus faibles à accéder à un monde meilleur. Pour avoir instrumentalisé aveuglément ce que le philosophe nomme la charité (et par là même le *Nouveau Testament*), les puissants ont perdu le sens de la « proportion ». C'est-à-dire depuis que « le bâton a pu prolonger la

main » ; que les « instruments » et les « outils » sont devenus autonomes, « toute politique menée sans lucidité ni courage semble devenue vaine ». Comment après une telle sentence contredire l'homme de foi qui, mieux que quiconque, en connaît un rayon sur la perversité de l'Église ?

## **Pour un renaissance des pratiques ascétiques**

Pourquoi la lucidité politique d'Illich, célébrée partout dans le monde dans les années soixante-dix (en France à travers le *Nouvel Observateur* ou la revue *Esprit*), s'est-elle fracassée sitôt la gauche arrivée au pouvoir en 1981 ? Comment fut-il possible que les grandes figures des oppositions à la droite conservatrice d'alors (comme Michel Rocard ou Edmond Maire) n'aient pas pris à leur compte un mouvement de fond illibéral qui ne demandait qu'à s'épanouir dans des projets de gouvernements ou des mouvements syndicaux ? Si le Parti socialiste unifié (PSU) et la Confédération française démocratique du travail (CFDT) pouvaient constituer des bastions d'effervescence sociale plus ouverts que ceux de la gauche néo-marxiste, force est de constater que la promotion des idées illichéennes a été rapidement répudiée pour vice de forme idéologique ou excès d'utopie. En réalité, la religion de la croissance avait définitivement fait son nid et toutes les tentatives d'en finir avec le chômage et l'injustice sociale ne pouvaient se résoudre qu'avec toujours plus d'industrie, de programmes sociaux et de création de besoins. Le mythe des Trente Glorieuses n'était pas vaincu, au contraire il s'agissait, à en croire l'altermondialiste Patrick Viveret, auteur de *Attention Illich* (2), « d'opérer une fuite en avant consumériste pour tuer dans l'œuf toutes velléités de transformation radicale de la société ». Certes la crise de 1968, puis celle du pétrole en 1973 avaient démontré la capacité du pouvoir politique à amortir les conséquences sociales et économiques de si grands bouleversements mais le chahut intellectuel, économique et idéologique qui découla de ces désordres a aussi permis d'observer un phénomène plus profond encore : l'attachement des Français au principe d'un État

fort et protecteur. Le « système » pouvait alors se refermer sur lui-même et vaquer à ses occupations gestionnaires. L'élection de François Mitterrand en mai 1981 confirme ce constat : les Français ont voulu symboliquement « changer la vie » mais aucunement changer la leur.

La dernière période intellectuelle d'Ivan Illich, celle qui court entre la publication controversée de *Némésis médicale* en 1975 et sa mort en 2002, est injustement méconnue. Elle est pourtant féconde et ne manque pas, elle aussi, de vision. Toutefois, celui qui désormais va sillonner le globe pour prêcher la bonne parole en Californie, en Inde ou au Japon, ne cherche plus vraiment à séduire et à convaincre, mais plutôt à laisser infuser ses idées sur les vertus de l'humanisme, les confronter à des cultures différentes, les aguerrir devant des « experts » qu'il houspille régulièrement. Il va installer désormais ses propos dans les racines de l'histoire. Ses recherches s'en trouvent scientifiquement plus pertinentes comme le prouve *La Perte des sens* ou *Le Miroir du passé* publiés en 2001. Surgit alors dans son récit un érudit du XII<sup>e</sup> siècle dénommé Hugues de Saint Victor, un « ami » qu'Illich lit en latin et qu'il convoque pour interroger ses intuitions. Sa lecture méthodique débouchera à la fin de sa vie sur un vibrant appel à la renaissance des pratiques ascétiques, simplement « pour maintenir vivants nos sens, dans les terres dévastées par le *show*, au milieu des informations écrasantes, des conseils à perpétuité, du diagnostic intensif, de la gestion thérapeutique, de l'invasion des conseillers, des soins terminaux, de la vitesse qui coupe le souffle ». Des propos qui fleurent bon l'envie d'en découdre une fois pour toutes avec l'aliénation, ce vice insondable dont ce chrétien iconoclaste nous avait pourtant prévenus à temps de ses méfaits.

1. Ivan Illich, *Œuvres complètes*, volume 1, Fayard, 2004, et volume 2, Fayard, 2005.

2. Patrick Viveret, *Attention Illich*, Cerf, 1976.